

ETC



Entrevue avec Magda Cârneci L'art roumain et le spirituel dans l'art

Christine Palmiéri

Number 55, September–October–November 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/35417ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Palmiéri, C. (2001). Entrevue avec Magda Cârneci : l'art roumain et le spirituel dans l'art. *ETC*, (55), 32–35.

ENTREVUE AVEC MAGDA CÂRNECI L'ART ROUMAIN ET LE SPIRITUEL DANS L'ART

bienale de Venise 1995, au pavillon de la Roumanie, des œuvres d'une forte expressivité attirent mon attention. Quelques années plus tard, rencontre avec le commissaire Andrea Gutsa à Bucarest, qui délaisse sa classe de l'École des Beaux-Arts, où il enseigne, pour me montrer des vidéos d'expositions qu'il a organisées. Il me conseille d'aller au CIAC, le Centre International d'Art Contemporain (sous la dénomination de Centre Soros), dirigé par Irina Cios, qui m'offrira le volumineux catalogue *Experiment*¹. Mon intérêt grandit. D'après eux, une rencontre s'impose avec Magda Cârneci², pour prendre le pouls de la situation de l'art contemporain en Roumanie. Rendez-vous manqué. La présidente du Centre est à Los Angeles. Un an plus tard, un de ses nombreux voyages l'entraîne jusqu'à nous, invitée cette fois comme poète et conférencière. Considérée comme l'ambassadrice de l'art contemporain roumain à l'étranger, Magda Cârneci dirige aussi la revue *Artelier*. Voici aujourd'hui le tableau qu'elle nous brosse de la situation de l'art actuel en Roumanie.

Christine Palmiéri : *Magda Cârneci, une des difficultés majeures que rencontrent habituellement les artistes en arts visuels c'est bien sûr la diffusion. Comment se présente le système de la diffusion de l'art contemporain en Roumanie, pays qui hérite d'une longue tradition classique ?*

Magda Cârneci : Comme partout dans le monde, il y a différentes formes d'organisation et de diffusion de

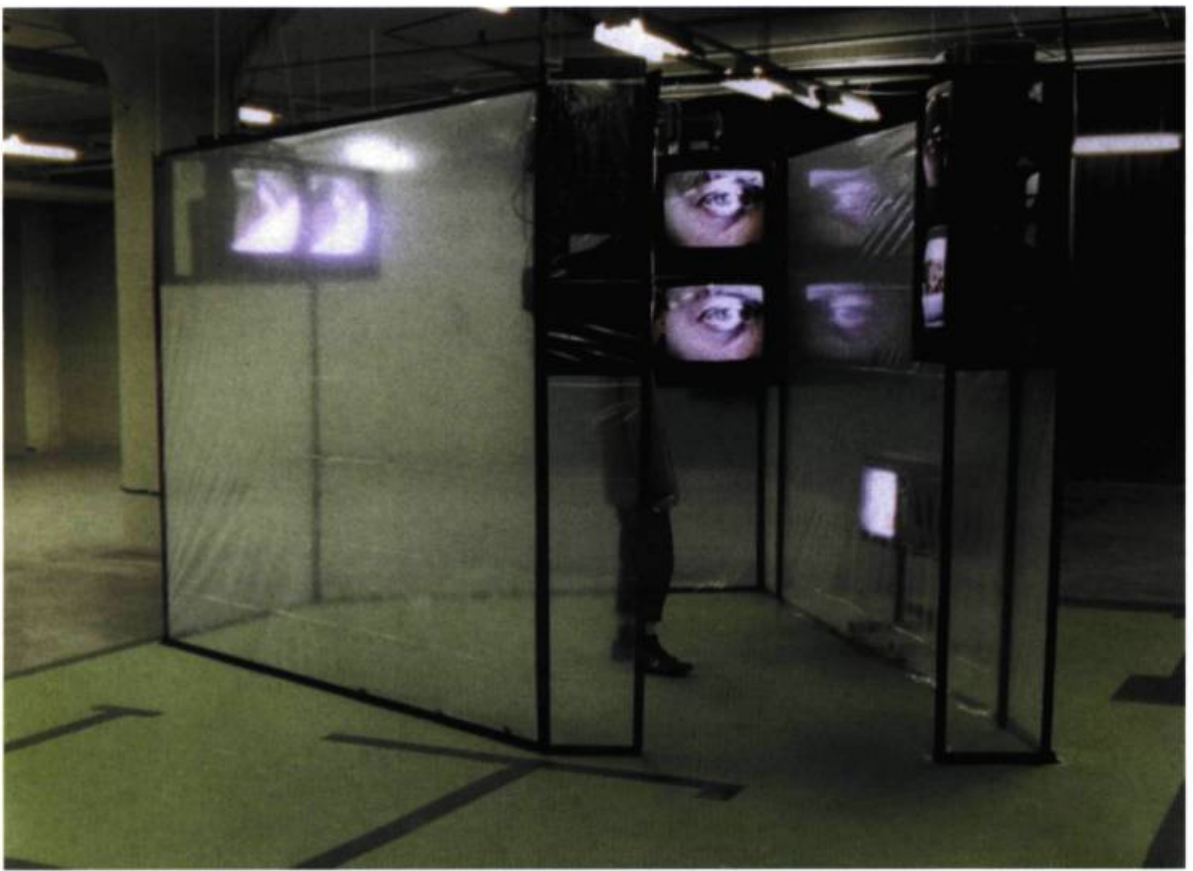
l'art contemporain en Roumanie. Dans les grandes villes, il existe un système de musées traditionnels qui date de plus d'un siècle et qui a réussi à survivre assez bien tout au long du régime communiste. Les Musées Nationaux d'Art de Bucarest et de Cluj (la capitale de la Transylvanie), le Musée Brukenthal de Sibiu (qui date de trois siècles), ainsi que des musées moins grands sont les bastions d'une tradition classique de l'art. On y organise de grandes rétrospectives d'artistes consacrés, morts ou vivants, roumains et internationaux et des expositions thématiques.

En tant qu'institution spécifique et officielle du champ artistique, il y a l'Union des Artistes Plasticiens de Roumanie (UAP). Créée du temps du communisme, cet ancien syndicat a réussi à survivre en tant que structure syndicale et association professionnelle, malgré d'importants troubles et des luttes intestines qui ont sévi au début des années 1990. Assez conformiste dans ses vues artistiques, elle déploie une politique culturelle et une conception des expositions plutôt démocratiques, monotones et niveleuses, puisqu'elle est tenue de représenter toutes les catégories d'artistes.

En tant qu'institution indépendante et alternative, nous avons le Centre International d'art contemporain (CIAC), qui est l'ancien Centre Soros. Celui-ci organise des manifestations et des expositions centrées sur les nouvelles technologies artistiques (vidéo, installations, performance, art informatique, multimédia) et sur les productions d'artistes plus ou moins



Oleg Kulik, Série *Alice Against Lolita*, 2000. Duratranse; 100 x 100 cm.



Jozsef Bartha, *Room 514 Hotel Lenox*, 1996.

jeunes. Comme, par exemple, les expositions *Ex Oriente Lux* (1993), *010101* (1994), *Media Culpa* (1995), *L'Experiment dans l'art roumain depuis 1960* (1996), *Civitas Solis* (1997), etc. Ces productions peuvent être vues sur notre site internet www.icca.ro. Depuis quelques années, un département d'art contemporain a enfin été créé au Musée national de Bucarest, ce qui représente une victoire sur la mentalité traditionnelle des bureaucrates de la culture et des muséographes. Dirigé par Ruxandra Balaci, jeune critique d'art extrêmement combative, ce département organise des expositions provocatrices. Elles sont axées surtout sur les productions d'artistes jeunes et moins jeunes qui proposent des démarches non-conformistes, liées aux problèmes sociaux-politiques du monde contemporain et aux nouveaux média. Dernièrement, la grande exposition *Transitionland* a réuni, sur les cimaises et dans l'espace du musée, une sélection d'œuvres d'artistes les plus renommés et les plus actifs de la décennie qui vient de s'achever : Horia Bernea, Geta Bratescu, Ion Grigorescu, Gheorghe Rasovszky, Marilena Preda-Sanc, Losif Kiraly, Dan Perjovschi et Lia Perjovschi, Teodor Graur, Dan Mihaltianu, Ioana Batranu, Alexandru Patatic et d'autres.

C. P. : *En dehors des institutions muséales, y a-t-il d'autres événements artistiques qui représentent des artistes moins connus ? Est-ce que l'État s'implique dans l'organisation et la diffusion ou bien cherche-t-il à mettre un frein à l'évolution de l'art contemporain ?*

M. C. : À part les salons organisés chaque année par l'UAP et ouverts démocratiquement à tous ses membres et, bien sûr, les nombreuses expositions person-

nelles, quelques festivals annuels d'art (performances, installations, multimédia) animent la scène artistique, tels les Festivals de Iasi (Periferic), de Targu-Mure (Art East), de Timisoara (Zone Europe de l'Est), qui ont une participation internationale de plus en plus importante. (Vous pouvez consulter le site www.romanian-art.org à cet égard.)

Les artistes roumains participent régulièrement aux grandes biennales internationales : Venise, Sao Paolo, Istanbul, Paris, etc. Deux projets ont été choisis cette année, celui du peintre Gheorghe Rasovszky et celui du *computer-artist* Alexandru Patatic.

C. P. : *Est-ce que, comme à Moscou, les artistes doivent s'exiler à l'étranger pour survivre ou pour montrer leur production ?*

M. C. : Oui. Plusieurs artistes roumains, surtout les plus jeunes et ou de la quarantaine, travaillent à l'étranger ou voyagent beaucoup pour montrer et vendre leurs productions. Ils reviennent ensuite au pays avec le gain de leur vente. Ce cycle saisonnier se reproduit fréquemment. D'autres artistes doivent toujours postuler pour obtenir une bourse internationale, afin de subvenir à leurs besoins. De ce point de vue, je dirais qu'il y a plusieurs sortes d'artistes : les émigrés définitifs, les émigrants temporaires, les *navetteurs/commuters*, les boursiers éternels, les boursiers périodiques et les boursiers accidentels. Aujourd'hui, certains artistes trouvent des solutions alternatives pour demeurer au pays.

C. P. : *Comment fonctionne le système de bourse ? Les artistes ou les organismes profitent-ils d'un mécénat actif ? Y a-t-il un marché pour l'art contemporain ?*

M. C. : Nous sommes encore dans un état de transition prolongé, après plus de dix ans depuis les changements politiques de 1989. Le Ministère de la Culture offre des aides financières partielles pour des projets précis (expositions en Roumanie ou à l'étranger, catalogues, colloques d'art, participations internationales). Mais ces aides ne sont pas très élevées.

Il y a deux ans encore, le CIAC avait l'habitude d'offrir lui aussi des commandites, sous forme de concours publics. Mais là aussi, les fonds ont été réduits drastiquement. Georges Soros (fondateur et donateur des Centres Soros d'Europe Centrale et d'Europe de l'Est) a décidé que les centres doivent s'autogérer pour plus de la moitié du financement.

À part ces centres, le mécénat n'existe pas ou presque. La loi actuelle de la *sponsorisation* n'est pas très bien conçue en Roumanie, c'est-à-dire que le pourcentage que l'on peut déduire des impôts sur le profit est minime et cela n'encourage pas assez les grandes ou petites entreprises à faire des œuvres de bienfaisance. Pourtant, plusieurs projets culturels sont réalisés avec l'aide de ces firmes privées. C'est étonnant aussi d'observer combien les sociétés de communication, de publicité, de design graphique, de téléphonie mobile, de nouveaux média, de typographie, etc., ont pris un essor et soutiennent de temps en temps des manifestations culturelles d'envergure.

Le marché, malheureusement, n'est pas très développé, parce que le pouvoir d'achat des gens est encore assez bas. Et les grandes compagnies, les nouveaux riches, ou les trusts bancaires roumains et étrangers (qui sont de plus en plus nombreux), achètent surtout de l'art classique, pré-moderne, ou classiquement moderne, en tant que valeur d'investissement. Le nombre de galeries d'art privées est toujours réduit et en danger de disparition. Tout se passe, dans ce domaine, comme une sorte de volontariat ou de *pionnariat*, parce que ce sont les artistes et les critiques qui essaient d'ouvrir des galeries pour l'amour de l'art ou pour imposer des idées nouvelles, mais cela ne dure pas longtemps. Par contre, l'union des Artistes Plastiques (UAP), par les galeries qu'elle possède partout dans le pays, met en vente toutes sortes d'objets d'art !

C. P. : *Quelle est la fonction du Centre international d'art Contemporain ? Comment fonctionne-t-il ? Quel est votre rôle au sein de cet organisme ? Quelle est l'orientation de la revue Artelier que vous dirigez ?*

M. C. : Le centre a été fondé en 1993, sous le nom de Centre Soros. Depuis trois ans, son nom a été changé pour le CIAC. Je suis la présidente du conseil d'administration depuis trois ans, après y avoir collaboré étroitement pendant plusieurs années. Ce mandat suppose une lourde tâche de travail. Il me faut organiser des concours pour les programmes du Centre, faire des campagnes de levées de fond, réaliser des expositions, organiser des colloques, superviser l'activité générale du Centre, très bien géré par l'actuelle directrice exécutive, Irina Cios, qui est aussi une critique d'art très

dynamique. Malgré le financement venant de la Fondation Soros, qui prône « une société ouverte », il faut faire des demandes de subventions auprès des programmes culturels nationaux et surtout internationaux. En fait, il faut toujours lutter pour survivre. La revue *Artelier*, que je co-dirige avec Ruxandra Balaci, reflète l'orientation principale du CIAC, qui défend les nouveaux média et les nouvelles technologies. Nous encourageons grandement les recherches sur l'art international et roumain contemporain, que nous devons défendre contre l'inertie du milieu culturel autochtone et contre le manque de compréhension dont font preuve non seulement les bureaucrates de l'État et le public désinformé, mais également les artistes plus âgés et plus influents.

C. P. : *Y a-t-il des tensions dans le milieu de l'art, des idées divergentes, qui reflètent celles de la société ? La société roumaine s'intéresse-t-elle à ce qui se passe en art ?*

M. C. : Si vous posiez cette question à des collègues très jeunes, ils diraient peut-être que la société ne s'intéresse pas à eux. Ce qui ne diffère pas de ce qui se passe dans d'autres pays plus riches. L'art contemporain est difficile à comprendre et à vendre partout, il faut faire un effort constant pour le faire connaître et l'expliquer. Les médias, la télévision, n'ont aucun goût pour l'art alternatif d'avant-garde, il faut accepter le fait que ce n'est pas par leur intermédiaire que les choses changeront. En définitive, l'art d'avant-garde a été créé et accepté par un nombre réduit de personnes qui ont dû se battre durement avec le reste du monde.

En effet, il existe des tensions entre l'art néo-traditionnel d'influence folklorique, l'art moderne académique, l'art néo-byzantin d'influence post-byzantine, la peinture néo-expressionniste postmoderne et l'art des nouveaux média. Tous ces courants doivent être acceptés comme une richesse et doivent être gérés avec intelligence et un profond sentiment de responsabilité culturelle.

C. P. : *Justement, quelles sont les nouvelles tendances en art ? Les artistes les plus connus ? Quelle est l'esthétique qui ressort de ces contradictions ? Comment évolue l'art à votre avis ? Sentez-vous des influences ? Pensez-vous que l'on puisse voir se profiler un art singulier, un art roumain ?*

M. C. : Il n'y a pas une différence essentielle entre l'art roumain et l'art du reste du monde, surtout dans les tendances nouveaux média. On retrouve cependant plusieurs courants. Par exemple, les tendances *high-tech* représentent peut-être un dixième de la production totale, tandis que le reste est cantonné dans un modernisme tardif ou dans les courants postmodernes (néo-expressionnisme, performance, installation, multimédia). On observe toutefois des nuances, dans la manipulation des nouvelles technologies, qui viennent probablement du fond culturel local comme dans les œuvres du groupe de jeunes ar-



Alina Buga, *Eva*, 2000.

tistes Rostopasca, connu pour ses *manifestos*, qui traite les influences internationales avec un sens aigu de la dérision et du paradoxe rappelant les actions dadaïstes, ou du groupe Subreal, qui ironise sur les questions socio-politiques communistes et post-communistes. Subreal est invité à toutes les grandes biennales internationales. D'autre part, le Néo-Byzantinisme essaie de développer la dimension spirituelle du modernisme, perdue en chemin : des peintres et sculpteurs qui, tout en reconnaissant la redécouverte de la foi chrétienne orthodoxe, font l'effort d'adapter le langage visuel moderne et postmoderne aux exigences de la spiritualisation de la vie contemporaine, en utilisant les techniques récentes dans un but de resacralisation de notre existence. C'est le cas du couple de sculpteurs Marian et Victoria Zidaru (créateurs d'une petite communauté artistique et religieuse très spéciale), mais aussi Sorin Dumitrescu, Horia Bernea, Marin Gherasim, Paul Gherasim, Stefan Ramniceanu, Ovidiu Pastina, et autres.

C. P. : *Quelles sont les idées que vous défendez ?*

M. C. : Je défends une vision plus compréhensive de l'art contemporain, qui ne soit pas oublieuse de son passé récent et de ses racines autochtones, telles qu'elles sont, et de ses besoins, de son devoir même de s'ouvrir vers le reste du monde sans complexe d'infériorité ou recherche d'imitation, puisque l'art roumain d'aujourd'hui s'appuie sur un fond très riche, estimable, même s'il est encore peu connu.

* * *

En effet, l'art contemporain a su conserver une énergie peu commune, tant au niveau formel que sémantique,

démontrant un engagement social et politique puissant mais aussi une sensibilité et une conscience aiguë du reste du monde. Il mérite donc qu'on s'y arrête pour l'apprécier, mais aussi pour s'en inspirer, pour ne rien perdre de ce qui nous a précédés tout en continuant à explorer l'avenir.

ENTREVUE DIRIGÉE PAR CHRISTINE PALMIÉRI

NOTES

¹ Témoignant de l'art roumain depuis les années 60, ce catalogue est devenu un ouvrage essentiel.

² Magda Cârneci a été très active dans les années 80. Elle a dirigé le cénacle *Atelier 35* pour les jeunes artistes de Bucarest, où elle a été commissaire de plusieurs expositions. Elle s'est ensuite orientée vers des actions qui concernent l'histoire de l'art. En 1992, elle a organisé le symposium international *Art and Ideology in Eastern Europe*. En 1993, elle fut co-commissaire d'une grande exposition à Bucarest, *Entre avant-garde et modernisme*, qui réunissait des œuvres des années 20 et 40 et qui a remis au jour les spectaculaires courants de l'avant-garde roumaine, plus connus à ce moment-là à l'étranger que dans leur pays d'origine. Le gros catalogue bilingue, roumain-anglais, réalisé sous sa direction, est devenu entre-temps une sorte de manuel classique pour l'étude de l'avant-garde roumaine. Elle a organisé entre autres un colloque international sur l'avant-garde en Europe de l'Est en 1993 et récemment, en novembre 2000, un symposium du Café Europe à Bucarest : *Parfum du postmodernisme en Europe de l'Est*.

Elle a aussi organisé des expositions individuelles pour quelques artistes comme Linda Karshan de Londres, Marian et Victoria Zidaru à New York, etc. Actuellement, elle prépare à Bucarest une exposition d'Esther Shalev-Gez d'Israël.

Écrivaine et historienne, elle a publié plusieurs ouvrages dont *Art of the '80s in Eastern Europe. Texts on postmodernism*, aux Éditions Paralel 45, à Bucarest, en 1999, et *Psalmes*, aux Éditions Autres Temps et aux Écrits des Forges (France-Québec), en 1997.